

Gustave Schlumberger:  
L'Épopée Byzantine  
à la fin du X<sup>e</sup> siècle.  
Tome I. 1896.  
Σ. 38-60

On savait à un point douter qu'aux premiers beaux jours Sviatoslav (Σγουδοσλαβος τῷ Βουλγαρίῳ) et les siens, sans cesse excités par le traître Kalocyze qui leur promettait la Bulgarie au cas où ils l'aideraient à se faire proclamer empereur, fatigués par un long hivernage dans les maussades cités bulgares, se rueraient comme des bêtes de proie sur la grande plaine de Thrace et la route de Constantinople.

Et cependant l'événement vint peut-être encore plus vite qu'on ne l'avait prévu.

On recut soudain vers le mois de Mars 970, je pense, dans la Θεσσαλονίκη Ville, des nouvelles effroyables.

- Les Russes avaient inopinément franchi le Balkan. Comme des loups ils s'étaient jetés sur Philippopolis, grande et forte place bâtie sur l'Hèbre et qui faisait alors encore partie du royaume bulgare. C'était la première ville qu'ils avaient rencontrée sur le versant sud des monts.

Ils l'avaient prise et noyée dans un horrible bain de sang. Léon Diacre raconte que 20.000 des défenseurs de la cité, saisis après la victoire, furent empalés sur les alignements de pieux ou pendus à des rangées de potences par ces démons du nord. L'exagération est évidente, mais il dut certainement y avoir la quelquel massacre sans nom qui épouvanta toute la péninsule des Balkans.

Νῆρ Διδυκος

Par le seul fait de cette surprise et de cette marche en avant les Russes se trouvaient portés à deux pas de la frontière même de l'Empire, qui passait, à cette époque, entre Philippopolis et Andrinople.

Une fois encore le sol sacré du pays de Roum allait être violé par les envahisseurs païens.

Une vaste plaine sans aucune défense sérieuse séparait seule l'ennemi de la Capitale, qui se trouvait ainsi directement menacée.

La panique dans Ciple dut être extrême.

Un souvenir des terribles de cette formidable agression des Russes est venu jusqu'à nous dans un document précieux que j'ai cité dans mon histoire de Nicéphore Phocas (p. 758, nt) tout l'œuvre l'œuvre, inconnue l'œuvre.

Ces vers dramatiques, si émouvants, nous dépeignent à merveille les angoisses que traversaient dans ce printemps de l'an 970, par le fait de l'invasion et des victoires des terribles bandes de Sviatoslar et de ses alliés Petchenègues et Hongrois, les populations des Thèmes Européens de l'Empire: celui de Thrace et celui de Macedoine, ruinés par les déprédations de ces barbares, avec Philippopolis incendiée, Ciple elle-même directement menacée, peut-être violée déjà par l'apparition sous ses murs de quelque avant-garde ennemie, car les expressions de Jean Geomètre semblent bien indiquer que la Capitale fut sinon attaquée, du moins inquiétée à ce moment.

Il semblait qu'il n'y eût plus une heure à perdre.

Cependant avant de s'engager définitivement dans cette lutte désespérée, Jean Tzimiscès, tout en ralliant ses derniers bataillons, conseillé probablement par le parakimomène, plus froid, plus prudent, voulut tenter un effort suprême pour dénouer par les voies pacifiques de la diplomatie une situation aussi gravement tendue.

Des mandataires Impériaux furent en hâte expédiés à Sviatoslar, des barbaroi, chargés de tenir au chef russe le plus énergique langage.

l'œuvre l'œuvre l'œuvre  
l'œuvre l'œuvre l'œuvre  
l'œuvre l'œuvre l'œuvre

A cette Impétieuse mise en demeure, poussé par Kalocyg qui aspirait plus que jamais à la pourpre, Sviatoslav, en furie, fit la réponse qu'on devrait attendre d'un chef barbare, enorgueilli par de récentes victoires.

Lesac de Philippopolis avait éteint en Bulgarie jusqu'aux dernières velléités de résistance.

Toute lutte avait cessé comme par enchantement presque avant d'avoir recommencé.

De toutes parts les villes et les villages de Thrace, terrifiés par le supplice des infortunés Philippopolitains, envoyaient leur soumission au camp russe.

Il semblait même, d'après la « Chronique d'Ivan de Nestor » comme d'après les vers de Jean Géonète, que les avant-gardes russes se soient à ce moment avancées jusque fort près de Constantinople.

Et c'était l'instant que le Basileus choisissait non pas seulement pour interdire au chef vainqueur tout pas en avant vers la Capitale, mais pour lui ordonner d'évacuer sur-le-champ cette Bulgarie déjà tellement sienne.

Le prince des Russes eut l'égard des envoyés Byzantins l'attitude la plus ouvertement agressive, la plus insolente.

Il déclara qu'il ne consentirait à évacuer que les seules terres de Thrace qu'il venait d'envahir et cela à la condition que le Basileus lui payerait pour ces districts comme pour les innombrables prisonniers qu'il avait faits, une rançon énorme.

Quant aux cités bulgares conquises par ses guerriers au nord du Balkan jusqu'au fleuve Danube, il prétendait les conserver à toujours; en un mot il annonçait au Basileus qu'il s'établissait purement et simplement dans la Bulgarie danubienne.

"Néologos:  
Xpovindos"

4  
« Si vous repoussez mes propositions, j'andaït antenne de pororal-  
son le chef barbare à Jean Tzimiscès, vousi auez autre  
chose à faire toi et tes sujets, que de quitter définitivement l'  
Europe, où il ne vous reste plus de territoire, où vous n'avez  
nul droit d'habiter. Retirez-vous en Asie, abandonnez-nous  
Constantinople. C'est pour vous la seule manière de rendre  
possible une paix sérieuse entre vous et la nation russe. »

C'était la 3<sup>e</sup> fois depuis un siècle, depuis la miraculeuse défaite  
d'Askold le Varègue chassé par Photius trempant dans les flob  
le « maphorion » divin, que les Russes sounaient ainsi  
audacieusement les séculaires possesseurs de Byzance d'envoyer  
à leur profit la Cité Reine.

La guerre était devenue inévitable.

Année de nous

La réponse outrageante de Sviatoslav n'était pas faite pour disposer  
à la temporisation une âme aussi ardente que celle de Jean Tzi-  
miscès. « Cependant, dit Léon Diacre, il voulut tenter encore  
un dernier effort pacifique. » Peut-être cherchait-il à gagner  
du temps pour mieux accabler son adversaire.

Cette fois les nouveaux ambassadeurs expédiés par lui parlèrent  
un langage encore plus hautain. Sviatoslav fut une der-  
nière fois sonné d'avoir à vider incontinent les lieux.  
« Écoute mes conseils, disait le Basileus au chef varègue, et tu  
en trouveras bien. Pars au plus vite. Dieu ne garde d'être le  
premier à rompre définitivement la paix qui règne depuis tant  
d'années entre nos deux nations. (Depuis 943, date  
de la 2<sup>e</sup> expédition d'Igor). Si toi et les tiens vous ne vous  
décidez pas à vous retirer librement, il vous faudra bon gré  
mal gré partir de force. J'ai pleine confiance en Dieu qui sûre-  
ment me donnera la victoire. Ne sois pas outrecoûdant. Sois  
un désastre qui atteignit ton père Igor lorsque, rompant la foi ju-  
rée, il osa venir attaquer Constantinople avec une flotte in-  
vulnérable et dut s'en retourner avec dix petits bâtiments à peine  
pour annoncer lui-même son désastre à son peuple. Rappelle-toi  
ce terrible qui fut le châtiment de cette agression audaci-  
euse. Que son exemple te serve de leçon. Si tu braves l'Empire  
Romain, si tu attires sur ton peuple une redoutable puissance,  
tu ne reverras jamais ta patrie; tu resteras avec les tiens sur la  
terre de Bulgarie. Pas une de tes barques n'ira en Scythie raconter  
votre complet désastre. »



Ce menaçant message achève de courroucer le barbare. « Il en deviend comme fou », dit le chroniqueur. Il est fort inutile, répondit-il aux barons de Byzantine, que votre vaillante se dérange pour venir nous trouver. Qu'elle prenne point cette peine. Nos tentes seront sous peu dressées sous les Murs de Constantinople. Nous cernerons votre Capitale d'un fossé profond, et si votre Basileus et ses soldats tentent d'en sortir, ils seront recueillis d'une terrible façon. Nous leur montrerons par nos hauts faits que nous sommes non de vils marchands ou des artisans vivant du travail de nos mains, mais de nobles guerriers, avides de verser le sang, vivant et combattant les armes à la main. Basileus Jean, les Russes ne sont point ce que tu crois, des hommes effeminés. Tu ne réussiras point, par de ridicules menaces, à les effrayer comme on effraie par des contes de nourrices les enfants à la mamelle. »

« Sviatoslar dénonçait enfin son ambition secrète: Le Danube et sa vallée convergente, la Bulgarie, et son sol tourmenté, ses gorges marécageuses, ses plateaux étalés et ses forêts immenses, ne contentaient point son âme avare; il voulait Constantinople et ses trésors Constantinople sur le Bosphore, avec sa position si importante entre deux grandes mers, avec toute les enchantements de la nature, du luxe et des arts. Mais jusqu'alors il n'avait eu garde d'avouer à ses compagnons le but secret de ses desirs; il eût craint la lassitude, le découragement et l'aterreuse enclume qu'avait laissés dans l'âme des Russes l'échec retentissant d'Igor, et il n'avait parlé que de la Bulgarie, pays déjà conquis où l'on n'aurait à craindre ni la tactique Byzantine, ni l'horrible feu grégeois. Maintenant le but était proche, ses compagnons ivres de pillage et de victoire, l'Empire ébranlé par une révolution du Palais, il n'est rien que la Thrace à franchir, une bataille à gagner et l'on serait à Constantinople, au pied de ces Murs qu'Oleg avait victorieusement assiégés. » (Cours: « La Russie à Constantinople », « Révue des Questions Historiques » 1876 p. 107).

Heureusement pour l'Empire d'Orient, celui-ci se trouvait dans une période de rayonnement militaire éclatant.

Cette fois encore, ses destinées étaient confiées aux mains du plus énergique, du plus brillant des hommes de guerre, joignant à l'habileté d'un politique consommé les vertus d'un grand capitaine.

6  
Jean, qui s'attendait vraisemblablement à la folle réponse de Sviatoslav, ne s'était pas laissé prendre au dépourvu.

Les Troupes Impériales rappelées d'Asie en foule se mirent en marche sur l'heure dans la direction de Philippopolis.

Le Basileus, retenu par la crainte de conspirations ou de mouvements additionnels, fort possibles après un pareil début de Règne, absorbé aussi par le soin de préparer les forces successivement expédiées en avant, demeura pour le moment dans la Capitale.

Aten Didonos

Léon Diacre fixe à cette date la formation par Jean Tzimiskès d'un célèbre corps d'élite auquel le Basileus donna le nom d'Abdalous. Jean s'en réserva le commandement.

Et nous allons voir les Abdalous se couvrir de gloire à sa suite dans cette campagne mémorable, une des plus brillantes du IX<sup>e</sup> siècle.

Les premières troupes expédiées contre le prince varègue eurent deux chefs principaux

Zurapâr

L'un était le propre beau-frère du Basileus Jean, le stratilate Bardas Skleros (Zurapâr), de la grande famille guerrière de ce nom, originaire d'Anida dans le Pont. Bardas Skleros était un rude capitaine à l'âme singulièrement trempée, d'une rare énergie, un chef militaire de premier ordre qui s'était glorieusement comporté sous les Règnes précédents dans les luttes d'Asie.

Nous allons le voir cueillir dans la guerre russe des lauriers autrement éclatants.

L'autre chef de l'avant-garde Byzantine était le fameux stratopédarque Pierre Phocas, ce vaillant ennemi que nous avons vu au Règne précédent exporter d'assaut Ambroche et prendre Alep. Il avait été rappelé à Constantinople aussitôt après la signature du traité conclu par lui avec les chefs de cette seconde cilsaracine de Syrie.

Leon Diacre raconte à cette occasion qu'entre ses hauts faits en Asie, ce capitaine s'était distingué déjà en repoussant une incursion de Scythes, probablement des Hongrois, qui s'étaient venus ravager la Thrace. Pierre s'était jeté à leur rencontre avec quelques troupes. Le chef de ces barbares, un géant, couvert d'une impénétrable armure de mailles, brandissant une lance d'une longueur extraordinaire, l'avait provoqué en combat singulier sur le front des deux armées. Pierre, tout en un coup qu'il était, négligeant que son courage, donnant de l'épée à son cheval, s'était précipité la lance en arrêt, et d'un seul coup avait enfoncé des deux mains son arme dans la poitrine du Scythe avec une force telle, qu'elle l'avait traversé de part en part, perçant deux fois le tissu de mailles. Le géant était tombé comme une masse, sans proférer une parole, et ses soldats avaient fui épouvantés.

1  
Jean avait donc envoyé ses premières troupes à l'en-  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100  
101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200  
201  
202  
203  
204  
205  
206  
207  
208  
209  
210  
211  
212  
213  
214  
215  
216  
217  
218  
219  
220  
221  
222  
223  
224  
225  
226  
227  
228  
229  
230  
231  
232  
233  
234  
235  
236  
237  
238  
239  
240  
241  
242  
243  
244  
245  
246  
247  
248  
249  
250  
251  
252  
253  
254  
255  
256  
257  
258  
259  
260  
261  
262  
263  
264  
265  
266  
267  
268  
269  
270  
271  
272  
273  
274  
275  
276  
277  
278  
279  
280  
281  
282  
283  
284  
285  
286  
287  
288  
289  
290  
291  
292  
293  
294  
295  
296  
297  
298  
299  
300  
301  
302  
303  
304  
305  
306  
307  
308  
309  
310  
311  
312  
313  
314  
315  
316  
317  
318  
319  
320  
321  
322  
323  
324  
325  
326  
327  
328  
329  
330  
331  
332  
333  
334  
335  
336  
337  
338  
339  
340  
341  
342  
343  
344  
345  
346  
347  
348  
349  
350  
351  
352  
353  
354  
355  
356  
357  
358  
359  
360  
361  
362  
363  
364  
365  
366  
367  
368  
369  
370  
371  
372  
373  
374  
375  
376  
377  
378  
379  
380  
381  
382  
383  
384  
385  
386  
387  
388  
389  
390  
391  
392  
393  
394  
395  
396  
397  
398  
399  
400  
401  
402  
403  
404  
405  
406  
407  
408  
409  
410  
411  
412  
413  
414  
415  
416  
417  
418  
419  
420  
421  
422  
423  
424  
425  
426  
427  
428  
429  
430  
431  
432  
433  
434  
435  
436  
437  
438  
439  
440  
441  
442  
443  
444  
445  
446  
447  
448  
449  
450  
451  
452  
453  
454  
455  
456  
457  
458  
459  
460  
461  
462  
463  
464  
465  
466  
467  
468  
469  
470  
471  
472  
473  
474  
475  
476  
477  
478  
479  
480  
481  
482  
483  
484  
485  
486  
487  
488  
489  
490  
491  
492  
493  
494  
495  
496  
497  
498  
499  
500  
501  
502  
503  
504  
505  
506  
507  
508  
509  
510  
511  
512  
513  
514  
515  
516  
517  
518  
519  
520  
521  
522  
523  
524  
525  
526  
527  
528  
529  
530  
531  
532  
533  
534  
535  
536  
537  
538  
539  
540  
541  
542  
543  
544  
545  
546  
547  
548  
549  
550  
551  
552  
553  
554  
555  
556  
557  
558  
559  
560  
561  
562  
563  
564  
565  
566  
567  
568  
569  
570  
571  
572  
573  
574  
575  
576  
577  
578  
579  
580  
581  
582  
583  
584  
585  
586  
587  
588  
589  
590  
591  
592  
593  
594  
595  
596  
597  
598  
599  
600  
601  
602  
603  
604  
605  
606  
607  
608  
609  
610  
611  
612  
613  
614  
615  
616  
617  
618  
619  
620  
621  
622  
623  
624  
625  
626  
627  
628  
629  
630  
631  
632  
633  
634  
635  
636  
637  
638  
639  
640  
641  
642  
643  
644  
645  
646  
647  
648  
649  
650  
651  
652  
653  
654  
655  
656  
657  
658  
659  
660  
661  
662  
663  
664  
665  
666  
667  
668  
669  
670  
671  
672  
673  
674  
675  
676  
677  
678  
679  
680  
681  
682  
683  
684  
685  
686  
687  
688  
689  
690  
691  
692  
693  
694  
695  
696  
697  
698  
699  
700  
701  
702  
703  
704  
705  
706  
707  
708  
709  
710  
711  
712  
713  
714  
715  
716  
717  
718  
719  
720  
721  
722  
723  
724  
725  
726  
727  
728  
729  
730  
731  
732  
733  
734  
735  
736  
737  
738  
739  
740  
741  
742  
743  
744  
745  
746  
747  
748  
749  
750  
751  
752  
753  
754  
755  
756  
757  
758  
759  
760  
761  
762  
763  
764  
765  
766  
767  
768  
769  
770  
771  
772  
773  
774  
775  
776  
777  
778  
779  
780  
781  
782  
783  
784  
785  
786  
787  
788  
789  
790  
791  
792  
793  
794  
795  
796  
797  
798  
799  
800  
801  
802  
803  
804  
805  
806  
807  
808  
809  
810  
811  
812  
813  
814  
815  
816  
817  
818  
819  
820  
821  
822  
823  
824  
825  
826  
827  
828  
829  
830  
831  
832  
833  
834  
835  
836  
837  
8

Lui-même se réservait de rejoindre l'armée plus avant dans le printemps, quand les affaires de l'Etat lui en lais-  
seraient le loisir. On ne voit que la révolte de Bardas  
Phocas allait l'en empêcher définitivement pour cette année.

Jeau Tzimiscis, espérant encore que Sviatoslar reculerait lorsqu'il se verrait pour la première fois en face de troupes I-périales régulières, ou bien à cause de la saison, interdit à ses généraux d'attaquer immédiatement l'ennemi. Léon Diacre dit qu'il leur ordonna seulement d'aller établir leurs cantonnements dans la plaine de Thrace pour y protéger le pays contre toute nouvelle incursion des bandes féroces du prince de Kiev. Ils devaient attendre l'attaque de Sviatoslar et se préparer à tout hasard un établissement pour la mauvaise saison, tout en maintenant leurs troupes en haleine par des exercices incessants. Surtout ils devaient se garder soigneusement

d'une surprise de la part de ces barbares rusés, composèrent les stratagèmes de guerre, se procurer aussi des espions parlant le russe qui traient au camp de Sviatoslar et en rapporteraient des informations précises sur les intentions du chef varègue, intentions sur lesquelles on n'avait en somme à Cplle que les renseignements les plus vagues.

Bardas Skeldros alla en conséquence établir ses cantonnements à Andrinople et se contenta de faire surveiller l'ennemi par de petits détachements.

Cependant les Russes s'étaient répandus dans le nord de la grande plaine de Thrace, faisant tache d'huile. Sviatoslar avait tout disposé pour une campagne sûpre.

Poussant sans cesse en avant leurs éclaireurs, les avant-gardes russes atteignaient presque Andrinople, massacrant et pillant, faisant le vide sur leur passage.

C'était en avril 970 environ.

Les historiens Byzantins ont, par vanité, prodigieusement exagéré le nombre de ces envahisseurs. Zonaras cite le chiffre de 300.000 guerriers. Skylitzès celui de 308.000.

La "Chronique, dite, de Nestor" n'en compte que la moitié. Il ne se passa guère de temps avant que l'approche des deux chefs Impériaux et de leurs contingents ne fût connue au camp de Sviatoslar.

Sans hésiter, les guerriers barbares précipitèrent leur marche en avant.

Il ne faut pas croire, on l'a vu, que les Russes seuls composaient les bandes audacieuses que le jeune chef varègue entraînait ainsi au pillage de l'Empire de Roum et de la Constantinople.

Les chroniqueurs disent expressément, que, cette fois, de

Zonaras

Skylitzès.

Nestor:  
Xenophon

(Nestor)

nombreux contingents Bulgares marchaient sous ses enseignes.

Puis encore de nombreux cavaliers Petchenègues alliés des Varègues dans cette croisade contre l'éternel ennemi Byzantin.

(M. Drinov, M. Tchertkov aussi, font remarquer que Léon Diacre ne parle point ici des Petchenègues. Ceux-ci sont mentionnés que par des annalistes plus récents: Zuvitons, Xedpuidr, Zuvapir etc.)

Puis des Slaves en quantité que Léon Diacre appelle des Huns, guerriers des nations soumises par les envahisseurs scandinaves, puis des Hongrois que Skylitzès, Zonaras et Cedrenus appellent des Turks.

Le grand-prince de Kiev, poussant en avant la multitude confuse des cavaliers auxiliaires, s'avancait donc sur la route de Constantinople avec sa superbe infanterie.

Il ne s'arrêta qu'au moment où ses avant-gardes s'écrasèrent aux têtes de colonnes Byzantines.

Le premier choc de cette guerre épique eut lieu dans les campagnes d'Arkadiopolis. (L'antique Bergulae, aujourd'hui Lüle-Bourgaz où l'on fabrique ces fourneaux de pipes turques qui ont donné à la ville son nom) C'était, le croirait-on, à 25 lieues seulement de la Capitale, entre Andrinople et Tzouroulon sur le Rima-Sou, affluent torrentiel del' Ergène.

Bardas Sklèros, qui paraît avoir commandé en chef les forces Impériales, n'avait pas avec lui plus de 12.000 soldats.

Λίον Διδάκτορας

Συνδίκτος.

Χεδνίδρ

Ζυβάπρ.

Drinov (M.C.)

Les Slaves

Méridionaux

et Byzance au

X<sup>e</sup>s. (en russe)

(Comptes rendus

de la Soc.

d'Hist. et d'Ar.

ch. de Moscou

pour 1875).

Tchertkov:

Les Guerres

du grand-prince

Sviatoslar,

contre les

Bulgares et

les Grecs.

967- 971

Moscou 1843.

Λίον Διδάκτορας

Συνδίκτος



10  
Tel est du moins, le chiffre donné par Skylitzès. C'est le récit de ce chroniqueur  
récit un peu postérieur à celui de Léon Diacre, mais aussi plus détaillé, que  
j'ai suivi pour la description de cette bataille d'Andrinople.

C'étaient, il est vrai, des troupes d'élite.

Avec elles il s'était d'abord renfermé dans Andrinople.

Puis ils s'étaient retiré lentement à mesure qu'avançaient les Russes. Ne répon-  
dant point à leurs provocations. Faisant comme s'il les redoutait. Obsti-  
nément attaché à cette tactique, bien qu'il eût vu de suite à quel point  
cette ennemi aussi brave qu'imprudent semblait donner rapidement  
tête baissée dans le piège qu'il lui tendait.

Très vite, en effet, les Russes, convaincus que les troupes Byzantines  
n'osaient les attaquer, s'étaient mis à mépriser ces troupes ad-  
versaires.

Ils couraient de jour le pays entantent, passant les nuits enfe-  
stins, enorgies, en danses guerrières aux sons de musiques sau-  
vages, ne songeant plus à se garder des embûches des Grecs.

C'est ce qu'attendait Bardas Skléros

Préparant son plan à l'avance, appuyé sur Arkadiopolis qui couvrait  
son aile droite, il avait disposé ses embuscades, barrant  
aux Russes tout passage en avant.

Au jour fixé, il lança sur eux une reconnaissance de cavalerie sous le  
commandement du patrice Jean Alakas.

Celui-ci qui avait ordre de simuler après une rapide escarmouche  
une prompte retraite, exécuta habilement les ordres de son chef,  
"fuyant non a toute bride, mais en bon ordre avec quelque lenteur,  
s'arrêtant parfois pour engager une courte lutte jusqu'à ce qu'  
il eut attiré les Russes au voisinage du point où son général avait  
établi ses embûches principales."

11  
Alors, donnant soudain de l'éperon, Alakas et ses cavaliers, après avoir fait prévenir Bardas Skléros, s'enfuirent cette fois à bride abattue, entraînant sur leurs pas les Russes fiévreux d'une si facile victoire. Ceux-ci marchaient en trois corps. Un composé de Russes et de Bulgares, un de Turcs ou Hongrois, un troisième de Petchénègues.

Le sort voulut qu'Alakas se trouvât d'abord en contact avec ces derniers au moment où, obéissant aux ordres donnés, il venait d'accélérer la fuite de ses escadrons.

Ces barbares, cavaliers accomplis, s'élancèrent follement sur ses pas, croyant bien qu'ils allaient exterminer les Grecs.

Ceux-ci, tantôt fuyant en rangs pressés, tantôt faisant face à l'ennemi et jouant de l'épée, galopèrent droit dans la direction de l'embuscade. Arrivés enfin, ils se détournent subitement, bondissant dans une fuite éperdue. Les Petchénègues, rompant les rangs, les poursuivent de toutes parts, confusément mêlés à eux.

Tout à coup Bardas Skléros surgit avec le gros de ses forces.

Consternés, les Petchénègues s'arrêtent brusquement. Leur surprise est si complète qu'ils n'ont plus le temps de fuir et ne songent qu'à défendre courageusement leur vie. Les soldats de Skléros les attaquent avec fureur tandis qu'un autre corps les charge en queue.

Un instant la mêlée devient affreuse.

Mais bientôt les deux ailes des Impériaux se referment entièrement sur les cavaliers Petchénègues qui, pris au file, périssent presque tous. Les rares survivants sont faits prisonniers.

Tcherstkov  
p. 218

Cette action ainsi que la suivante, dont les historiens russes s'efforcent de diminuer l'importance, et qu'ils représentent comme un simple échec des cavaliers auxiliaires, doivent avoir été livrées dans le courant du printemps de cette année. <sup>970</sup> Hilfering croit que la bataille d'Arkadiopolis eut lieu seulement dans le courant de l'automne.

A. Hilfering:  
Histoire des  
Bulgares  
(Oeuvres Complètes  
t. I. p. 149 n. 4.)

Bardas Sklèros, averti par les prisonniers que le gros des forces ennemis attendait son attaque au nord de la bataille, voulant profiter du trouble causé par ce premier succès, précipite sa marche en avant. Malgré la disproportion des forces, il va droit aux Russes. Eux, bien que fort émus par la déroute des Petchénègues, ne songent pas à fuir. Héroïques comme toujours, s'exaltent les uns les autres à la résistance, ils attendent vaillamment l'attaque des Impériaux. Cette action principale qui suivit, à une date que nous ignorons exactement, la déroute des cavaliers Petchénègues, nous est racontée par Léon Diacre et par Skylitzès, et les deux textes diffèrent quelque peu.

Abu Adnan  
Soudi J. 5.

Elle se lina dans ces mêmes campagnes d'Arkadiopolis, à Lulî-Bouzag, sur l'antique grande voie de Thrace, à peu près à mi-chemin entre Byzance et Andrinople. Les Russes avaient déjà dépassé d'une quinzaine d'heures cette dernière ville dans leur marche vers la Capitale.

Bardas Sklèros avait, lui aussi, partagé ses forces en trois corps.

À la tête du plus important, il s'avancait en personne à la rencontre de l'ennemi par la chaussée d'Andrinople. Les deux autres se dissimulaient dans les bois sur les côtés de la route, ayant ordre de fondre sur les Russes au premier signal.

Ce fut un moment solennel que celui de ce premier grand choc entre les deux nations ennemies.

Il nous est impossible de nous faire une idée tant soit peu précise des forces respectives des belligérants. Chaque

(à Zolotov)

chroniqueur, suivant sa nationalité, exagère ou diminue à plaisir le nombre des combattants. La « Chronique dite de Nestor » n'hésite pas à affirmer que les grecs étaient 100.000 contre 10.000 Russes. L'écrit ne paraît être plus proche du dire de Léon Diacre, historien d'ordinaire assez exact et impartial, qui dit que les Russes étaient 30.000, fort supérieurs en nombre aux troupes de Bardas Skléros, lequel n'avait avec lui que 10.000 hommes. Skylitzès, lui-même, dit que les grecs étaient 12.000.

Nirlogos.  
Xpovov.

Ανδ. Δ. Δουρος

Συμβιττος.

Il ajoute que Bardas sub admirablement par ses ruses de guerre et ses habiles dispositions remédia à l'infériorité de ses forces.

Dans un combat violent s'engagea entre tous ces guerriers. D'abord les légers cavaliers Bulgares et Hongrois, incapables de soutenir les charges, et de la lourde cavalerie Byzantine, se rejetèrent en désordre sur le corps de bataille principal des Russes et y portèrent le trouble.

Ceux-ci, nous le savons, combattaient à pied. Cependant, depuis leurs victoires en Bulgarie, quelques-uns, les chefs surtout, étaient montés.

Protégés par leurs innombrables boucliers, les fantassins du nord maniaient furieusement la hache et la lance. La frénésie odinique décuplait leurs forces. Plutôt que de se rendre, ils préféraient se donner la mort en déchirant leurs propres entrailles. Des épisodes dramatiques qui se répètent dans tous ces récits de combats avec une régularité quelque peu inquiétante, signalèrent cette première grande bataille qui semble s'être prolongée de longues heures avec des chances diverses.

Au plus fort du tumulte, alors qu'on s'égorgeait de toutes parts, chaque les clameurs des Grecs ne parvenaient pas à couvrir

14  
le terrible hurlement, le « Barritus » des guerriers de la steppe, un  
chef Russe, célèbre parmi les siens par sa force extraordinaire et sa  
stature colossale, lançant son cheval sur Bardas Skleros  
qui, également vaillant, combattait à la tête de ses troupes, lui assé-  
na sur la casque un effroyable coup d'épée. Le chef grec  
déchargea, à son tour, son arme sur la tête du Russe, et telle  
fut, paraît-il, la force du coup, que l'épée, tranchant le métal  
du casque, fendit en deux le guerrier géant, qui tomba mort. Un  
second Russe, encore plus terrible d'aspect, se précipita  
sur Bardas. Mais un frère de celui-ci, le patrice Constantin Skleros,  
tout jeune encore, luttait à ses côtés. Ces jeunes patrices comba-  
taient auprès de leurs aînés comme les jongleurs d'Occident  
à côté des vieux chevaliers. Voyant le péril que courait son frère,  
le vigoureux adolescent fond sur le Varègue et veut le pendre  
de son arme. Lui, se couchant sur le dos de son cheval, évite le  
coup. La lourde épée, manœuvrée d'un bras fort, n'en poursuit pas moins  
sa course et décapite la tête, qui tombe avec son cavalier. Con-  
stantin, se précipitant, saisit son adversaire au ventre et l'égorge  
aussitôt.

La lutte durait ainsi depuis longtemps avec un succès balancé.  
Soudain Bardas Skleros fait donner le signal convenu.  
Entourant le chant de guerre, aux sons des petits tambours  
et des instruments de musique, au milieu d'un bruit frénétique,  
les Impériaux des deux ailes, dissimulés sous bois, se jettent  
de droite et de gauche sur les Russes déjà fatigués. Surpris, les  
guerriers géants fuient éperdus. En vain leurs chefs veulent les  
retenir. Un panique effroyable les saisit. Un des premiers parmi  
ceux-ci, dont Léon Diacre ne dit pas le nom, lui aussi de  
haute stature, reconnaissable à son armure étincelante, voulant  
faire diversion, se précipite en avant, appelant ses fidèles au  
combat. Un moment ceux-ci semblent vouloir l'écouter. Bardas,  
attentif à ce danger nouveau, se rue sur le chef Varègue et re-  
venant l'exploit de tout à l'heure, le fend en deux malgré son  
casque et sa cotte de mailles. D'un coup si furieux que les  
deux moitiés de l'homme tombèrent, paraît-il, à la fois, une  
à la droite du cheval, l'autre à sa gauche. Skylitzès raconte  
cet exploit quelque peu différemment.

Андріанов

Эвдионов.



Vikou jamais plus fantastiques exploits, plus beaux coups d'épée, dans les luttes chevaleresques des guerriers d'Occident? Ces patibules Byzantins étaient bien dignes vraiment de se mesurer avec les paladins d'outre-Rhin.

Ce fut la fin de la lutte.

Ce combat singulier, ce coup extraordinaire, cette mort affreuse du chef Russe font pousser des cris de joie aux Impériaux. Les Russes, définitivement accablés, courent, se débattant, poussant des hurlements de crainte et de désespoir. Jusqu'au soir on les poursuit par les campagnes de Thrace, les massacrant sans merci, qu'ils ne demandaient point d'arrêt. Léon Diacre ne craint pas de dire que les Byzantins n'eurent que 55 morts, entre autres nombreux blessés et beaucoup de chevaux mis hors de combat. Tandis qu'ilôturaient plus de 20.000 mille Russes sur les trente mille qu'il y avait. Toutefois le massacre des Russes fut certainement très grand, et la nuit seule sauva les survivants.

Tel fut l'important résultat de ce premier combat qui, d'après les sources Byzantines, arrêta du coup la marche des guerriers Russes vers Constantinople et sauva l'Empire de sa perte.

Toutes ces citations russes admettent la version de Malchoung, dit, de Nestor, qui, d'après les sources Byzantines, fait de la bataille d'Andrinople une victoire des Russes.

L'historien russe Bielov s'est efforcé de démontrer, en s'appuyant sur les récits des sources russes, que dans cette bataille d'Arkanadiopolis, appelée par lui bataille d'Andrinople, la victoire serait restée aux envahisseurs en leur ouvrant définitivement le chemin de Constantinople. Et que ce fut pour parer aux conséquences redoutables de cette défaite, un pillage des thèmes de Macédoine et de Thrace, et l'attaque même de la Capitale, que le Basileus Jean dut faire venir en hâte d'Asie ces nouveaux renforts dont parlent les chroniqueurs Byzantins. — Si les Russes furent en état de repousser l'année suivante dans le thème de Macédoine, ce fut simplement parce que les Grecs, par suite de la révolte de Bardas Phocas, n'avaient pu poursuivre de suite l'avantage que leur avait valu la victoire d'Arkanadiopolis.

Adm. de Novor  
Zubov  
Zurbar

Nikolay Xronik

Tcherkov.  
Drinov.

E. Bielov: La lutte du grand duc de Kiev Sviatoslav contre l'Empereur Jean Tzimiskès (Census) E. Jovan du Ministère de l'I. P. Russe. t. CLXX, 1<sup>re</sup> éd. 1873 p. 172-173

Laubine in Mémoires de l'Académie Sci. de St-P. de 1876 p. 32-33

Ouspensky: Russisch Byzan. in X<sup>o</sup>. p. 26

(2-odrui)

Durant que ces événements se déroulaient dans la grande plaine de Thrace, Jean Tzimiscès, dans Constantinople, ne perait pas une heure pour achever ses immenses préparatifs. Sans cesse il recevait d'Anatolie des contingents nouveaux. On les équipait à Cypre, on les entraînait, puis, en grande hâte, on les expédiait sur le théâtre de la guerre, dans les districts septentrionaux des Thèmes de Thrace et de Macédoine. Ils y prirent leurs quartiers d'hiver. Une assez longue accalmie paraît avoir été la suite immédiate de la déroute d'Arkadiopolis et il ne semble pas qu'on se soit battu davantage cette année dans les parages du Balkan.

Les débris du corps d'invasion si vigoureusement bousculé par Bardas Skléros avaient probablement regagné en toute hâte vers Philippopolis les gros des forces de Sviatoslav. Et celui-ci abandonnant la Thrace, avait aussitôt repassé le Balkan, se concentrant à nouveau en Bulgarie.

Ann. Diogenes

D'après les expressions bien vagues des Byzantins, de Léon Diacre surtout qui ne donne jamais de date même approximative, il semble que Bardas Skléros et ses troupes aient passé dans les cantonnements de la plaine de Thrace tout cet hiver de 970 à 971.

Nistor: Xanoud

Andrzej de l'annaliste russe désigné sous le nom de Nestor, Sviatoslav, on le verra plus loin, cessait, après la prétendue victoire d'Andriople, avancé jusqu'aux faubourgs de Constantinople. La seulement Jean Tzimiscès aurait réussi à l'arrêter par de trompeuses promesses, signant avec lui un traité que le perfide Basileus cessait en pressé de violer dès l'année suivante. Il admet qu'il put y avoir à ce moment, sous la pression des événements quel que trêve entre les belligérents. - - -

Sch. No 76-77

Fort heureusement les Russes, encore étourdis par l'accueil qu'ils avaient reçu à Arkadiopolis, surtout aussi retenus par le pillage des villes prises sur les deux versants du Balkan, n'avaient pas fait durant tout ce temps de tentative nouvelle du côté de la Capitale, malgré la confiance que devait leur avoir inspiré le départ de Bardas Skléros et de ses troupes pour l'Asie.

Maintenant l'année 971 était trop avancée pour que les parties belligérantes pussent reprendre de suite les armes. Force fut à Jean Tzimiscès de remettre cette fois encore aux premiers beaux jours de l'année suivante la campagne finale contre ces odieux envahisseurs de l'Empire.

Et certes il était plus urgent que jamais d'en finir avec l'insolence intolérable de Sviatoslav et de ses guerriers.

Si elles n'avaient point menacé très directement Constantinople, les Barbares Varègues n'en étaient pas devenus plus tranquilles pour cela.

Rassurés par l'absence de Bardas Skléros et de la plus grande partie des forces Impériales, elles n'avaient plus trouvé devant elles, à la tête des troupes Grecques, de mandes pour les contenir, qu'un chef devenu peu redoutable.

C'était le magistror Jean Comnène, ou Gourgen, de la grande famille Arménienne de ce nom, autrefois capitaine renommé, un des meilleurs de l'Empire, devenu sur le tard fort incapable, alourdi par l'âge, le besoin du repos, devenu même, paraît-il, tant soit peu ivrogne. Mal surveillés par cet adversaire, les barbares du nord, durant toute cette année, repassant à tout instant le Balkan, n'avaient pas cessé un jour de ravager horriblement les fertiles campagnes de Thrace et de Macédoine. Leurs incessantes razzias avaient porté dans toutes les directions la ruine, la captivité ou la mort. Les populations rurales, terrorisées, réfugiées derrière les murs des villes ou les rochers de karst, n'osaient plus se montrer. Les terres demeuraient sans culture. Les Russes, vivant grasement en pays conquis, étaient plongés dans une sécurité absolue.

Donc l'hiver se passa encore pour le Basileus en préparatifs nouveaux. Toute la flotte pyrophore, celle que nous avons vue sous le Règne de Romain B. rendu de si grands services dans l'expédition de Crète, fut rapidement mise sur pied de guerre, pour être dirigée par la Mer Noire vers le théâtre des hostilités.

Tandis que la flotte sous le commandement du grand drogman Léon cinglait à toutes voiles vers le Danube pour couper la retraite aux Russes, le Basileus et le quartier général, quittant la Capitale avant la fin de Mars probablement, en tout cas quelques jours avant Pâques qui tombait cette année le 7 Avril, allèrent avec les derniers renforts rejoindre les contingents qui, sous le magistros Jean Courconas avaient passé l'hiver dans les villes et les campagnes du Thème de Macédoine au sud de Balkan.

Drinov  
p. 101 sq.

Les Russes, avaient-ils, ou l'avaient-ils, continué à faire des incursions désastreuses dans cette province et jusque dans le Thème de Thrace, tout voisin de la Capitale, brûlant, saccageant sur leur passage villages, hameaux et cultures.

Abu-Ad-Dunov

Ils étaient venus tout récemment encore piller à nouveau la grande plaine jusqu'au pied des remparts d'Andrinople. Léon Diacre est seul à donner ce dernier détail qui nous fait toucher du doigt l'extrême gravité d'une telle situation.

Nous ne possédons aucune indication précise sur le chiffre de l'armée Impériale.

Toutes ces troupes se concentrèrent à Andrinople, où le Basileus établit pour un ou deux jours son quartier général.

Euclitens

En passant à Rhædestor, Jean Tzimiscès donna encore audience à deux soi-disant envoyés de Sviatoslar, en réalité deux espions. Comme ces louches personnages n'avaient pu sur récriminations sur les prétendues injures faites aux Russes, Jean qui se doutait du vrai motif de leur venue, ordonna qu'on leur fit parcourir tout le camp, que toutes les portes leur fussent ouvertes, qu'on leur fit visiter toutes les détails de cette formidable expédition, pour qu'au retour ils pussent dire à leur prince à quel armement immense il allait avoir affaire. Puis il les laissa repartir sans permettre qu'on leur fit du mal.

(Andronic)

C'est Skylitzès qui raconte cet incident.

Il semble assez étrange que Jean Tzimisces ait passé par cette ville pour se rendre sur le théâtre de la guerre.

L'historien russe Tchertkov révoque en doute, peut-être avec raison, toute cette anecdote peu conforme aux habitudes militaires Byzantines et au caractère de Jean Tzimisces.

La marche de Tzimisces fut, semble-t-il, aussi promptement que secrètement menée.

A peine arrivé, en deux ou trois jours, à Andrinople, le Basileus apprit par ses éclaireurs que les passes du Balkan, les udroïgais faucuses, uniques sentiers des défilés par lesquels on pouvait franchir la montagne, se trouvaient libres, dégarnies de défenseurs, fait étrange qui ne peut s'expliquer que par la totale imprévoyance des généraux Russes, ou, parce que, mal renseignés, il ne se doutaient en rien de l'arrivée si prompte de l'Empereur. Peut-être bien encore, les doncereux et faux messages de Tzimisces avaient-ils endormi la vigilance du prince Russe. au point de lui persuader qu'une paix définitive, suite de quelque première suspension d'armes, allait être conclue. Ce fait que les passes du Balkan n'étaient point gardées et purent être si facilement franchies par les Impériaux, signifie surtout, il me semble, que les Russes avaient dû, tout récemment, rétrograder jusqu'à dans cette partie de la Bulgarie située au nord de cette chaîne de montagnes. M. Tchertkov soutient à tort, selon moi, l'opinion contraire.

Racontons, en peu de mots, ce passage épique.

L'occasion se présentait fort belle.

Avec son rapide coup d'oeil, Jean résolut de profiter, sans perdre une heure, de la faute commise par les Russes.

Un conseil de guerre fut assemblé

Devant lequel Léon Diacre fait tenir au Basileus le dijegias

Tchertkov  
p. 200 n. 82  
p. 222 sqq. ch.



quer voient.

"Les défilés redoutables qui mènent en Bulgarie sont libres. Les Russes ne les ont point occupés. La raison en est aux solennités des fêtes de Pâques. Nos adversaires ne pouvaient imaginer que nous renoncions à les célébrer pour les attaquer plus promptement. Persuadés que nous n'agissions qu'après cette date, ils se sont laissés devancer par nous. Sachons profiter aussitôt de cette faute capitale avant qu'ils aient eu le temps de la réparer. J'ai pleine confiance qu'une fois ce pas périlleux franchi, toutes les grosses difficultés de la campagne seront d'un coup terminées. Car nous nous jetterons aussitôt sur Pétriev, la ville royale de Bulgarie, et les Russes, surpris, ne sauront nous résister. Après cela, nous en aurons vite fini avec ces fous furieux."

"A la guerre, s'écriait-il, le tout est d'oser. Si nous tardons, ne fût-ce qu'un jour, les Russes, avertis, occuperont les défilés. Alors, vraiment, nous risquerons le pire des maux. Souvenez-vous que vous êtes les descendants de ces Romains par qui l'Univers fut conquis." Par ces discours audacieux, Jean, exaltant les courages, triompha des dernières résistances.

L'armée se branla tout entière.

En tête marchait la troupe des Abdales, cette création de Jean Tzimisces, cette cavalerie fameuse qui allait se couvrir de gloire dans cette guerre. Ce splendide corps d'élite, cette sorte de phalange Impériale avait été recrutée avec soin parmi les jeunes nobles, parmi les plus éprouvés et les plus intrépides soldats des armées d'Anatolie. Nous ne savons malheureusement rien de leur armement ni de leur équipement, sauf qu'il était de toute beauté, d'une richesse incomparable, et que tous ces guerriers portaient la cuirasse, c'est-à-dire la cotte de mailles, comme, du reste, toute la grosse cavalerie des armées

Impériales, même celle de la plupart des nations ennemies à cette époque.

Derrière cette avant-garde, s'avancait le Basileus. Il avait revêtu, nous dit le chroniqueur, une merveilleuse armure qui l'habillait admirablement de pied en cap. Le cheval qui le portait était d'une fougue, d'une impétuosité extraordinaire. Jean Tzimiskès tenait à la main une très longue lance.

Андроникос  
Эвдокимос  
Зуагар

Derrière ce chef brillant suivait 15.000 fantassins et 13.000 cavaliers.

Si ces nombres sont exacts, on sera frappé du chiffre énorme de la cavalerie comparé à celui de l'infanterie. Les Byzantins avaient certainement reconnu qu'ils avaient tant d'avantage à attaquer à cheval les Russes, mal exercés à cette tactique. Et y comprenant les Athabates, Jean devait avoir une trentaine de mille hommes à sa suite.

Андроникос

Le reste des forces, dont Léon Dracès a également négligé de nous dire le chiffre (mais on comprend par le fait seul de l'existence de cette seconde armée quels effectifs considérables Jean Tzimiskès entraînait au delà des monts), devait suivre plus lentement cette rapide avant-garde commandée par le Basileus.

Avec ce corps de seconde ligne voyageaient les immenses "impedimenta" d'une aussi grande agglomération de troupes, l'infinité quantifiée de chars portant les approvisionnements, les bagages, le matériel de guerre, le parc enfin avec toutes les machines de siège et de combat.

Toutes ces forces du second rang étaient placées sous le haut commandement de parakinomène Basile.

On voit de quel armement immense il s'agissait et combien les Russes constituaient un péril redoutable.

Le Basileus et son premier ministre marchaient contre eux à la tête des meilleures troupes de la Monarchie.

Теховков  
p. 196. p. 224  
Бислов p. 178

2.59

Le Basileus et l'armée franchissent sans coup férir les défilés de Balkan.

Siège et prise de grande Pétriaslavets, bruyante révolte, en 3<sup>e</sup> Année.  
M. Tchégu. Diapiron à Saint Orosdion Mironovitch (n. 102). Déroute des Russes. Marche des Impériaux sur Dorystolon 2.113.

Siège de Dorystolon par l'armée Byzantine.

Combats furieux sous les murs de cette place. Diapiron à Saint Augur. (n. 135) - 143.

Défaite finale des Russes. 25 Août (n. 147).

Sviatoslav forcé de signer la paix, obtient une entente avec le Basileus.

Traité de paix entre l'Empire et les Russes

Retraite des débris de l'armée russe.

Sviatoslav et ses guerriers sont massacrés par les Petchénègues aux cataractes du Dniéper.

Entrée triomphante du Basileus à Constantinople.



AKAΔHMIA